

[Visualiser l'article](#)

Femmes, femmes, femmes, elles sont les héroïnes et actrices de trois spectacles

« La tragédie de la vengeance » de Simon Stone tourne (mal) autour de sept actrices, Selma Alaoui adapte, plus ou moins bien, « Apocalypse bébé » de la rageuse Virginie Despentes, la délicate Marion Siéfert nous surprend encore en offrant un très bel écrin à la danseuse poppeuse Janice Bieleu et à la rappeuse Laetitia Kerfa aka Original Laeti.



Scène de "Du sale!" © Willy Vainqueur

L'an dernier, le metteur en scène Simon Stone nous avait infligé une réécriture de la pièce de Tchekhov *Les trois sœurs* tout en en conservant le titre, lequel aurait gagné, par honnêteté, à être rebaptisé « Les trois meufs » (lire [ici](#)) plus en osmose avec l'écriture, à donf dans le présentisme, commise par l'auteur Stone. Ce dernier, artiste associé au théâtre de l'Odéon, persiste et signe cette année *La trilogie de la vengeance*, « d'après » John Ford (*Domage qu'elle soit une putain*), Thomas Middleton (*The changeling*), William Shakespeare (*Titus Andronicus*) et Lope de Vega (*Fuente Ovejuna*). Cette fois le titre impétueux est le fruit de l'auteur -« modeste comme tous les plongeurs » comme disait Labiche. La chose aurait pu être titrée « me too three » pour être plus en osmose avec la façon dont Stone entend mettre les femmes de notre temps au centre de son auto proclamée trilogie.

La passe de trois



[Visualiser l'article](#)

Si ses inspirateurs sont uniquement des dramaturges hommes, sa distribution devait être initialement totalement féminine. Finalement l'acteur, Eric Caravaca, déjà là dans *Les trois sœurs*, a été appelé à la rescousse pour interpréter les rôles de père et fils indignes.

Le public est réparti en trois groupes, lesquels voient le même spectacle en trois parties (séparées chacune par un entracte) mais dans un ordre différent. On se retrouve donc, tout à tour, dans une chambre d'hôtel plutôt luxueuse (le public est réparti en L devant un cage de verre), dans l'espace repos tout en longueur d'une entreprise avec machine à café, photocopieuse et table (le public est reparti de chaque côté d'un dispositif bifrontal) et devant un restaurant chinois (cette fois le public prend place sur un unique gradin qui fait face à la scène et observe ce qui se passe devant et dans l'entrée du restaurant).



Scène de "La trilogie de la vengeance" © Elizabeth Carecchio

Les actrices et l'acteur vont d'un espace à l'autre, faisant preuve d'une belle vélocité. Certains sont très à l'aise dans ce tournis comme Eric Caravaca, Servane Ducorps, Eye Haïdara, Pauline Lorillard, Nathalie Richard et Alison Valence. Plus habituées aux plateaux de cinéma, Valeria Bruni Tedeschi (formée par Chéreau Nanterre) manque un peu de nuances et Adèle Exarchopoulos manque de voix ou bien ce soir là son micro hf était mal réglé (tous en sont équipés comme c'est devenu la règle presque partout).

[Visualiser l'article](#)

Ne cherchez pas à retrouver les pièces mentionnées ci-dessus. Simon Stone les saucissonne, en jette des pans entiers et passe ce qui reste à la moulinette de son écriture passe-partout, sans relief, qui se veut quotidienne, elle l'est on ne peut plus genre blaireau, putain ,à chier. Ma jeune voisine de gauche aux ateliers Berthier, avant que cela ne commence, disait à sa copine avoir vu la veille *Le pays lointain* de Jean-Luc Lagarce à l'Odéon 6eme. « Une belle pièce » disait-elle. On ne peut pas en dire autant de *La trilogie de la vengeance*. C'est un langage feignasse, jetable avant même usage à la différence du kleenex, un langage qui passe de la rue à la scène sans passer par la table.

Seul le talent des actrices et de l'acteur fait que l'on s'attache ou pas aux personnages qui, pour la plupart, trimbalent un lourd passif : faute impardonnable, mensonge, comptes à régler, non dits. Choses qui affleurent ici et là. Chaque spectateur est amené à reconstituer le puzzle que forment les trois parties, à amorcer une chronologie des faits et une généalogie familiale. Les trois parties sont dans l'ensemble assez plates, voire ennuyeuses, mais le jeu, comme hors sol, est plaisant. Comme l'est un bon verre de vin siroté en grignotant des noix de cajou tout en regardant quelques épisodes d'une série télé en se mélangeant dans les saisons. Prévu pour durer 2h45, le spectacle dure une heure de plus si bien que les représentations annoncées initialement à 20h commencent à 19h30. Même en s'attardant (bien que le bar soit fermé après le spectacle), on ne rate pas le dernier métro. C'est un bon point.

Les exclues du grand marché et la Hyène

« J'écris de chez les moches, pour les moches, les vieilles, les camionneuses, les frigides, les mal baisées, les imbisables, les hystériques, les tarées, toutes les exclues du grand marché à la bonne meuf. Et je commence par là pour que les choses soient claires : je ne m'excuse de rien, je ne viens pas me plaindre. » Je lisais ces mots, les premiers de *Kin g Kong théorie* de Virginie Despentes en prenant le métro, pour aller au théâtre Paris-Villette voir l'adaptation d'un de ses romans, *Apocalypse bébé* par le collectif belge Mariedl, un roman adapté et mis en scène par Selma Alaoui. On est loin du sirop fadasse de Simon Stone, la Despentes, ça dépote.

Son roman *Apocalypse bébé* (prix Renaudot 2010) tourne autour de plusieurs femmes mais aussi d'un homme, François Galtan, un écrivain qui a connu un certain succès mais est retombé dans l'anonymat. Il vieillit mal, il bande mal. Soupçonnant sa fille Valentine de quelques dérives ou mauvaise conduite, Galtan et sa nouvelle épouse la faisaient suivre par une boîte spécialisée dans les filatures. Quand le roman commence ,Valentine a disparu, échappant à la vigilance de l'employée de la boîte, Lucie, qui est aussi la narratrice du roman. Les Galtan promettent une forte récompense si on retrouve Valentine. Lucie s'associe avec la Hyène, femme lesbienne réputée et redoutable, pour mener l'enquête au cours de laquelle elles se rendront à Barcelone, ville où vit la mère de Valentine (qui avait deux ans quand sa mère est partie), ville où Lucie aura la révélation de son homosexualité. Enquête et quête se mêlent. Plusieurs chapitres portant le nom d'un personnage (François, la Hyène, Valentine, etc) s'adonnent à leur introspection en racontant leur histoire, leur donnant ainsi une épaisseur romanesque qui équilibre le côté road-movie plus anecdotique du roman.



Scène de "Apocalypse bébé" © Lou Heürion

Selma Alaoui recentre son adaptation autour du personnage de Valentine et gomme par trop l'épaisseur des personnages pour mettre principalement en scène, avec une certaine efficacité et inventivité scéniques, le côté road-movie. Les personnages du roman perdent trop de leur complexité, ils deviennent parfois presque caricaturaux. Le meilleur de Despentes c'est autre chose. Plus imprévisible, plus nouveau.

Sur le chemin du retour, je poursuivais la lecture de *King kong théorie* que je terminai un autre jour en arrivant à la station Quatre chemins-Aubervilliers. Avant-dernier paragraphe : « le féminisme est une révolution, par un réaménagement des consignes marketing, pas une vague promotion de la fellation ou de l'échangisme. Il n'est pas seulement question d'améliorer les salaires d'appoint. Le féminisme est une aventure collective, pour les femmes, pour les hommes, et pour les autres. Une révolution bien en marche. Une vision du monde, un choix. Il ne s'agit pas d'opposer les petits avantages des femmes aux acquis des hommes, mais bien de tout foutre en l'air ». Bref, j'étais prêt à voir *Du sale !*, la nouvelle création de Marion Siéfert au théâtre de la Commune d'Aubervilliers.

"Cette flamme qui nourrit ma hargne"

« J'ai enfoui ma rage, ma haine, ma peine, dans mes cahiers » rappelle Original Laeti dans *Du sale !*. Elle est comme dans *La Trilogie de la Vengeance* et *Apocalypse bébé*, les filles parlent de leur père. L'un des raps de Laetitia Kerfa aka Original Laeti (née en 1994) a en effet pour titre *M.P* comme Mon Père. Extrait :



[Visualiser l'article](#)

'(...)J'ai tout au fond cette flamme qui nourrit ma hargne/ Qui blesse mon âme, tu m'blâmes/ Donc je fonds en larmes/ J'ai des p'tits frères partout/ J'ai des p'tites sœurs perdues/ J'ai la yéma sans sous et une enfance pleine d'abus/ J'ai des frangins inconnus/ Je ne les trouve nulle part/ Tu m'dis pourquoi j'tai perdu d'vue/ Parce que tu m'as mise à l'écart/ Tas fait le grand écart/ Beaucoup trop d'écart/ T'as pas compris qu'dans tes yeux on a l'sentiment d'être des bâtards/Toujours en retard/ T'arrives trop tard le soir/ (...) ». La scène du théâtre de la commune d'Aubervilliers n'avait jamais vu une telle déflagration de rap.

Remontons à la source de cette histoire: Marion Siéfert. Cette artiste de trente ans est arrivée il y a quelques années au devant de la scène avec un étonnant spectacle *2 ou 3 choses que je sais de vous* (lire [ici](#)) suivi plus récemment d'une non moins étonnante merveille scénique titrée *Le grand sommeil* (lire [ici](#)). Voici *Du sale !* et c'est encore une autre approche. Les trois spectacles ne se ressemblent en rien, excepté l'essentiel : tous sont fondés sur la rencontre. Non celle d'une metteuse en scène avec un texte, mais celle d'une artiste avec des gens qui peuvent ou pas être des artistes.

Artiste associée au théâtre d'Aubervilliers, Marion Siéfert devait faire un spectacle (dans les cadre des « pièces d'actualité ») pour cette saison. En février 2018, elle est allée à un concert de Kendrick Lamar. « Les émotions que j'ai ressenties pendant le concert étaient si fortes que j'ai décidé de construire cette nouvelle création autour d'une rappeuse » raconte-t-elle dans le dossier de presse, soit « une jeune femme qui s'impose dans un milieu d'hommes ». Elle a cherché partout et finalement elle a rencontré la jeune Original Laeti qui avait autant besoin de ce spectacle que Marion Siéfert avait besoin d'elle pour l'accomplir.



Scène de "Du sale!" © Willy Vainqueur

Dans sa recherche Marion Siéfert a aussi rencontré la poppeuse Janice Bieleu (née en 2000). Elle ne chante pas, elle danse (entre autres sur Kendrick Lamar). « Quand elle danse, son visage ne s'absente pas, il irradie de ce quelle traverse, on sent qu'elle va puiser loin en elle » commente éblouie, Marion Siéfert. Le silence et la parole du corps, les mots et je jeu d'un autre corps, le spectacle s'est vite profilé. Le titre *Du sale !* reprend une expression qui circule dans le milieu du rap et puise son origine dans le deal, l'argent sale , mais sa polysémie est galopante. Le spectacle est une offrande faite à des deux jeunes artistes qui, au théâtre d'Aubervilliers, retrouvent leur public dans un lieu que ce public ne fréquente pas habituellement et où les deux jeunes artistes rencontrent un autre public qui ne les connaît pas (celui des théâtres subventionnés qui , sauf rares exceptions, ignore le rap). C'est gagnant gagnant.

Marion Siéfert dit avoir voulu que *Du sale !* soit « un écrin pour leur art » et c'est exactement ça. Le silence de la danse d'abord, puis la déferlante des mots, un jeu autour d'une robe longue de princesse et une proposition autour de lady Macbeth puis une étreinte finale entre les deux artistes avant que Marion Siéfert ne les rejoigne sur scène au moment des saluts. C'est beau, beau comme un cadeau auquel on ne s'attendait pas. Tel est l'art de Marion Siéfert : de spectacle en spectacle, elle déjoue toute attente, surprend et nous comble.

***La tragédie de la Vengeance* , Théâtre de l'Odéon-Ateliers Berthier, 19h30, jusqu'au 21 avril ;**

blogs.mediapart.fr
Pays : France
Dynamisme : 0



Page 7/7

[Visualiser l'article](#)

Apocalypse bébé , Théâtre Paris Villette 20 les mar, mer, jeu et sam, 19h les ven, 15h30 les dim, jusqu'au 28 mars ;

Du sale ! , Théâtre de la commune d'Aubervilliers , mar, mer et jeu 19h30, ven 20h30, sam 18h, dim 16h , jeud 21 14h30, jusqu'au 24 mars ; puis au théâtre de Nanterre-Amandiers du 5 au 7 avril.